

filles qui y ont été élevées ; mais vous ne vous effraierez pas de la répugnance qu'elle montrera pour une union que je trouve convenable sur tous les rapports. Vous la verrez dimanche chez le préfet ; dansez avec elle, faites-lui votre cour, et, dans un mois...

L'échéance arrivait juste à cette date.

Madame de Lendeven s'occupait tout de suite de faire arriver les papiers nécessaires à la célébration du mariage. La douceur, l'aménité, la gaieté régnaient toujours dans la maison.

Le bal du préfet fut brillant.

M. Sauvage se montra empressé. Stylite, indifférente aux hommages, ne remarqua pas les siens. Elle fut, comme toujours, d'une modestie touchante. On eut dit une Esther, moins Assuérus et le trône de Perse.

Sans qu'elle s'en doutât, on commanda le trousseau ; les tapissiers recevaient des ordres pour le château du futur. Autour d'elle chacun savait de quel événement il s'agissait dans la famille. Elle seule ne se doutait de rien.

On la laissait libre d'aller à l'église, de prier, d'assister à la messe. Elle se replongeait dans la vie de piété, qui était son existence propre.

*Jamais, depuis sa sortie du couvent, elle ne s'était sentie aussi heureuse.*

— C'est un miracle, un vrai miracle, disait-elle.

Et Stylite remerciait Dieu.

Il fallait bien cependant que le mystère perdît ses voiles.

La bombe devait éclater.

M. de Lendeven était rêveur et triste.

Il se regardait comme coupable de trahison envers sa fille. Quand il l'embrassait, les larmes lui venaient aux yeux. Il eut voulu parler... Mais que dire ?

Pouvait-il la défendre ?...

La défendre, il se sentait perdu !

Un malheur, de quelque genre qu'il fut, planait sur la famille.

Nous avons dit que, depuis trois semaines, Stylite goû-